

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

La vie tissée de Louise Bourgeois

Francine Sarrasin

Volume 40, numéro 1, printemps-été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85467ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2017). La vie tissée de Louise Bourgeois. *Lurelu*, 40(1), 83–84.



La vie tissée de Louise Bourgeois

Francine Sarrasin



83

Il sera question de l'album *Une berceuse en chiffons*, paru en 2016 à La Pastèque. La poésie de l'œuvre d'Amy Novesky en favorise une lecture lente et contemplative. Avec les images, elle permet qu'on s'arrête. L'éloge de la lenteur, dirait Milan Kundera. Chaque page, à lire avec l'enfant, sollicite un intérêt particulier en racontant, d'une certaine façon, un morceau de vie. Il est difficile en effet de consulter cet album sans penser aux références biographiques qui peuplent l'œuvre de l'artiste dont il est question. En tout cas, la connaissance qu'on en a facilite la compréhension du travail de l'une et l'autre, de Louise Bourgeois et d'Isabelle Arsenault. L'exercice actuel sera donc à la fois de lire le travail de l'illustratrice et de capter le lien qu'il entretient avec le fondement du récit axé sur une histoire d'art. Le texte poétique de l'ensemble, traduit par Sophie Chisogne, servant de clé pour entrer dans l'univers de création de Louise Bourgeois.

En fait, on n'y échappe pas : c'est toujours le rapport texte-image qui donne sens à une œuvre. Ici, le traitement imagé semble établir, à chaque page, une solide complicité avec le travail de la sculptrice. Sans exploiter les multiples expériences plastiques par lesquelles l'artiste s'est exprimée, l'illustration combine elle aussi divers éléments graphiques, de la ligne ou du plein : l'histoire de l'album n'en est que plus cohérente.

«Louise a grandi dans les bras d'une rivière»

En lieu et place du traditionnel «il était une fois» est campée la fillette au centre de la toute première page, à gauche. Elle surgit, en rouge, sur le vide de la page vierge, vierge comme l'est ce début d'histoire. Plantée de face sur de possibles gros cailloux ronds, elle nous regarde. De toute évidence, c'est d'elle qu'il sera question.

«La rivière pourvoyait des fleurs et des fruits, une berceuse et un gagne-pain aussi. Car la famille de Louise restaurait des tapisseries, des œuvres d'art tissées avec de la

laine.» La double page associée à ces mots propose l'amplitude d'un mouvement lent, de la gauche vers la droite, un mouvement heureux. Des fils bleus, des rouges, des bleus, aux mêmes teintes que les fleurs, s'allongent à droite comme une longue couverture. Ils se croisent et s'entremêlent un peu jusqu'au geste de la mère qui est assise au centre de sa page, à droite. Le tracé de ces longues lignes rouges et bleues ne contrarie en rien la souplesse aquarellée de la posture de la femme souriante qui s'active. Qu'elle soit ainsi traitée donne de la douceur à son travail, de la patience aussi. «La tiédeur du soleil» dans laquelle elle aimait travailler prend ici un caractère plutôt fermé. Bien sûr, à voir l'ombre à ses pieds, on peut imaginer qu'il s'agit bien de lumière, mais n'y aurait-il pas aussi allusion à autre chose? Pourquoi y perçoit-on l'effet d'une grande toile d'araignée? Bien qu'il ne semble pas perturber la travailleuse, le caractère obsessionnel de l'ouvrage concentrique de jaune, de blanc, de jaune, même délavé, limite notre champ de vision. Il est un paravent repoussoir. Mais déjà, l'araignée a commencé à tisser sa toile.

«La mère de Louise était sa meilleure amie. Réfléchie... patiente, apaisante... et aussi utile qu'une araignée.» L'histoire de Louise Bourgeois est aussi celle de son lien très profond avec sa mère. Dans une

autre portion de page, elles sont réunies, la mère et la fille, autour d'un gros ballot de laine noire dans un face-à-face tendre et affectueux. Si le plein de la couleur des personnages est subtil et doux, la ligne plus nette, qui s'échappe du nœud et se déroule en boules de laine, entretient le rappel au thème du récit : ce qui associe la fille à sa mère est le souvenir de l'enfance et l'art de la tapisserie. C'est aussi une allusion à peine voilée aux pattes de l'araignée.

La déchirure

Louise Bourgeois ne s'en cache pas : son «enfance n'a jamais perdu sa magie, son mystère et son intensité». Elle s'est bercée de couleurs, de fils et de textures laineuses, elle a été habitée par la connivence avec le travail de sa mère. Mais, il faut admettre que la restauration n'est pas pure création. Qu'il y a soumission à une œuvre préalable, regard et attention soutenus, patience infinie... Comme dans la vie, il y a des trous à reprendre. Des passages à corriger, à améliorer. Le texte écrit dans cette échancrure de page donne à imaginer tout le travail qui reste à faire pour réunir les deux moitiés de l'étoffe. Cependant que les fils ont encore





du dynamisme. Voir la rigueur des lignes qui s'entrecroisent, droites, verticales, horizontales. Voir aussi l'intervention colorée de rouge à peine jaunée à gauche de bleu mauve qui passe au noir à droite. Le trou béant est installé, un peu comme le rapport entre les deux parents : le père plutôt absent et la mère qui assure la permanence. Pénélope tissant...

Plus loin, dans l'album, comme plus tard dans le récit, deux mains cherchent à fixer, avant qu'elle ne se dénoue, la trame de l'histoire. Elles sont posées à plat, dans un geste qui se veut aussi rapide que définitif. Il est écrit : «parce qu'elle ne voulait rien oublier, elle fit un livre sur l'oubli». Le rouge se partage toute l'image : des mailles et des mains. Un rouge sans ambiguïté, qui allume notre regard. Un rouge oblique et plein pour deux bras disposés en pointe et qui s'écartent au bas sur un espace laissé libre. «Par-dessus, par-dessous, tisser des mailles pour faire un tout.» À cet endroit, le tricot est lâche et le rouge du bras gauche est incomplet. En permettant cet «accident» de couleur, l'illustratrice se détacherait un peu de l'histoire proprement dite, donnant ainsi à voir son geste à elle... À moins que, ce faisant, elle n'accentue la gravité de la trouée. Le moment à combler, le temps à freiner.

L'art comme bouée

Très tôt, trop tôt, sa mère mourut. Louise Bourgeois en eut immense peine. Alors, «elle dessina, elle peignit, elle tissa. Sa mère



lui manquait tant qu'elle fit des araignées géantes, en marbre et en acier, qu'elle nomma *Maman*». La double page où trône la sculpture monumentale résume un peu l'aventure de l'artiste. Pêle-mêle, les référents sont nombreux : à gauche, le bateau et la rivière de son enfance, plus haut, les échantillons de couleurs disposés par gradation en souvenir du temps passé à restaurer les tapisseries, la fleur, les fleurs, le retour du soleil-araignée dans le haut à droite... Cette partie du dessin, si subtile soit-elle, fait citation en clin d'œil à une page précédente de l'album. L'illustratrice se prendrait au jeu : alors que Louise Bourgeois revient constamment sur des moments de sa vie passée, Isabelle Arsenaault rappelle qu'elle a déjà traité l'araignée et le soleil ailleurs. Il suffit de bien regarder et de retourner voir! D'ailleurs, les yeux qui sont dessinés à cet endroit de la page sont aussi ceux de Bourgeois. Constitués de neuf éléments, les *Yeux* ont été réalisés en 2001 pour le Williams College Museum of Art de Williamstown (Massachusetts). Ce sont ses sculptures les plus récentes, finalisées alors qu'elle avait quatre-vingt-dix ans.

À Ottawa, on peut voir l'araignée géante *Maman*. Avec ses huit pattes, elle forme dans l'espace de l'esplanade du Musée des beaux-arts une sorte de cage aérienne. La sculpture n'a pas à se soucier de symétrie. Elle semble, sinon fragile, du moins attentive. Ou, pourrait-on dire, précautionneuse. Elle aurait des soins à prodiguer, de la protection à offrir. Si elle est cage, elle est aussi abri. Il faut voir la fillette du dessin, si petite au bas, qui s'appuie à l'une de ses pattes. Oui, pour Louise Bourgeois, l'araignée représente la mère, sa mère, qui était, selon elle, «réparatrice de choses brisées». En cela, elle rejoint l'arachnéide qui, devant une toile abîmée, se remet au travail et patiemment la répare. Si les choses brisées de la vie de l'artiste ne sont pas, ici, autrement précisées, l'araignée propose au moins la grandeur, la solidité et la durée.

Il est vrai que le point de vue où l'on nous place pourrait nous écraser car, comme spectateurs, nous sommes aussi sous l'araignée. Mais, l'espace y est ajouré, rose et limpide. Vues du dessous, ses pattes longues et recourbées peuvent faire penser aux arceaux d'une croisée d'ogive : *Maman* aurait de la cathédrale gothique! Un temple, un lieu béni. Et il y a plus! À l'instar de certaines scènes religieuses, la structure globale de la page se déploie en triptyque : de part et d'autre de la zone centrale, les représentations narratives sont associées au travail artistique de Louise Bourgeois, elles entourent le cœur de la page, le lieu aimant de cette araignée géante, *Maman*.

L'artiste a vécu longtemps, presque cent ans. Juste retour des choses, vers la fin, «avec ce qui restait de l'étoffe de sa vie, Louise confectionna une berceuse en chiffons. Elle tissa la rivière qui l'avait élevée : des roses maternels, des bleus délavés. Elle tissa une mère qui cousait au soleil, une fille qui s'endormait sous les étoiles et toutes les choses qu'elle avait aimées».

L'histoire qui se raconte dans les formes et les couleurs de cet album a quelque chose de féminin certes, mais elle conjugue aussi et surtout la profondeur de deux démarches créatrices. L'art de celle qui a inspiré le récit se voit ainsi prolongé par la subtile intervention de l'illustration.

lu

